

Le chausson doré

« Elle est là ! Je m'en doutais. C'est l'une des trois jeunes dames que vous voyez dans la loge de droite, près du proscenium. »

Le gentleman à qui s'adressaient ces mots — un homme d'un certain âge, membre des clubs les plus sélects — braqua ses jumelles sur la loge en question et répondit, non sans étonnement :

« Elle ? Mais ce sont les demoiselles Pratt et...

— Miss Violet Strange ; en personne.

— Vous voulez dire que...

— Oui.

— Cette petite oie blanche, dont je connais le père, dont je connais la fortune, que l'on voit partout et que l'on considère comme l'une des reines de la saison, est l'un de vos agents ? Une... une...

— Plus un mot, je vous prie. Vous souhaitez voir résolu un mystère. Ce n'est pas une affaire qui regarde la police — pas encore, du moins —, aussi vous adressez-vous à moi, et lorsque je m'enquiers des faits, je découvre qu'ils impliquent des femmes et rien que des femmes, lesquelles sont non seulement très jeunes mais appartiennent en outre à la haute société. Est-ce un travail d'homme que d'aller au fond des choses dans un cas pareil ? Non. Cela est du ressort du beau sexe et si possible de la jeunesse. Fort heureusement, je connais la personne idéale : une jeune femme des plus douée, qui convient à merveille dans cette situation. Pourquoi consacre-t-elle ses talents à une telle activité, pourquoi, alors qu'elle dispose de toutes les ressources nécessaires pour jouer avec succès son rôle de débutante, consent-elle à se mêler de mystères variés, c'est à vous de le lui demander, pas à moi. Qu'il vous suffise de savoir que son aide vous est acquise si tant est que vous le souhaitiez. À condition, bien sûr, que votre affaire l'intéresse. Sinon, elle ne fera rien pour vous. »

Mr. Driscoll leva de nouveau ses jumelles.

« Elle a un visage qui appelle le sourire, commenta-t-il. Difficile d'associer des capacités intellectuelles à une expression aussi bizarre. Êtes-vous sûr de sa discrétion ?

— Quelle est la compagnie qui l'entoure ?

— Abner Pratt, sa femme et ses filles.

— Est-il homme à donner sa confiance à la légère ?

— Abner Pratt ! Voulez-vous dire qu'elle est bien plus que l'invitée de ses filles ?

— Jugez-en par vous-même. Voyez comme ils s'amuse. Hier, ils avaient de graves ennuis. Vous les voyez aujourd'hui fêter leur délivrance.

— Et elle ?

— N'avez-vous pas remarqué qu'ils l'entourent d'attentions ? Elle est trop jeune pour éveiller l'intérêt d'une famille connue pour son caractère revêche, à moins qu'elle n'ait mérité sa gratitude.

— C'est difficile à croire. Mais si ce que vous insinuez est exact, arrangez-moi le plus vite possible un entretien avec cette jeune prodige. Mon affaire est très grave. Le dîner dont je vous ai parlé aura lieu dans trois jours et...

— Je sais. Je mesure l'urgence de vos besoins ; mais je pense que vous feriez mieux d'aller dans la loge de Mr. Pratt sans mon intervention. La valeur de Miss Strange à nos yeux sera dépréciée dès qu'on découvrira ses liens avec nous.

— Ah ! voilà Ruthven. Il me fera entrer dans cette loge, remarqua Driscoll alors que le rideau tombait sur le deuxième acte. Des suggestions à me faire ?

— Une seule, mais des plus importante. Quand vous vous inclinerez devant elle, touchez votre épaule gauche avec votre main droite. C'est un signal. Peut-être y répondra-t-elle ; mais si elle n'en fait rien, ne soyez pas découragé. Parmi ses idiosyncrasies figure la détestation théorique de son travail. Mais une fois qu'elle est intéressée, plus rien ne l'arrête. Autre chose encore. Ne trahissez jamais son secret. Rappelez-vous, ceci est partie intégrante de notre accord. »

Driscoll acquiesça et gagna la loge de Ruthven. Lorsque le rideau se leva sur le troisième acte, on le voyait assis parmi les demoiselles Pratt et leur jeune amie si vive. Comme il était veuf et n'avait pas atteint la cinquantaine, sa présence ne passa pas inaperçue et quantité d'observateurs se demandèrent laquelle des deux sœurs était responsable de ce changement d'habitude de sa part. Malheureusement, il n'eut pas l'occasion d'éclairer ces esprits curieux. D'autres hommes, bien plus jeunes, l'avaient suivi dans la loge, et on le vit forcé de se rabattre sur Miss Strange, une jeune fille fascinante, certes, mais ne prêtant pas à conséquence, et dont son tempérament ne l'incitait guère à apprécier le babillage.

Paraissait-il déçu ? Oui ; mais une seule personne dans l'assistance en connaissait la raison. Sa demande n'avait suscité chez Miss Strange ni compréhension ni compassion. Bien qu'elle discutât gaiement avec lui entre duos et trios, elle ne l'autorisa pas à exprimer son souhait, dont elle avait pourtant conscience du fait du signal convenu.

Peut-être était-ce là sa façon d'agir, mais il n'en était pas moins dépité ; et, comme il avait un caractère bien trempé, il profita d'une scène particulièrement prenante pour se pencher et lui murmurer à l'oreille :

« C'est pour ma fille que je requiers vos services ; on ne saurait rêver demoiselle plus parfaite. Accordez-moi un entretien. Vous pouvez sûrement y consentir. »

C'était une femme petite et menue, dont l'allure naturellement excentrique était accentuée par l'extrême simplicité de sa vêtue. Dans la théorie de loges s'étendant devant lui, nulle autre personne ne la dépassait en étrangeté, ni dans le registre de ses expressions changeantes. C'était la vivacité faite femme et, aux yeux d'un observateur non avisé, elle semblait aussi légère qu'un chaton de saule, tant par la fibre que par les sentiments. Mais tous n'étaient pas dupes. Pour qui s'attardait sur elle, il venait des instants — lorsque la musique atteignait le sublime, par exemple — où sa bouche si riieuse prenait un pli d'une sensibilité exacerbée, et alors l'âme élevée d'une femme transparissait dans ses traits si déconcertants.

Driscoll, qui avait remarqué cela, attendait donc sa réponse avec un secret espoir.

Cette réponse vint sous la forme d'une question, que précéda une brève grimace de contrariété, ou bien de simple irritabilité nerveuse.

« Qu'a-t-elle fait ? »

— Rien. Mais il court une rumeur qui, d'un jour à l'autre, pourrait se changer en accusation.

— De quoi l'accuserait-on ? » Sa voix était presque moqueuse.

« De... de *vol*, murmura-t-il. À grande échelle, souligna-t-il comme la musique atteignait un crescendo.

— Des bijoux ?

— D'une valeur inestimable. Mais ils sont toujours restitués. Par mes soins, disent les gens.

— Ah ! » Les mains de la petite lady se figèrent — jusque-là, elles papillonnaient au-dessus de son giron. « Je vous verrai demain matin chez mon père », déclara-t-elle ; puis elle concentra toute son attention sur la scène.

Trois jours plus tard, Mr. Driscoll recevait des invités de marque dans sa maison au bord de la Hudson River. Il n'avait pas souhaité donner de la publicité à ce dîner, qui risquait de gonfler le flot de rumeurs circulant à propos de sa fille. Mais l'ambassadeur et son épouse étaient des étrangers, et ils ne pourraient que se méprendre sur ses raisons s'il venait à se décommander ; aussi la soirée fut-elle maintenue, quoique annoncée avec moins d'*éclat** qu'on aurait pu s'y attendre.

Parmi les invités de moindre importance, pour la plupart des jeunes gens habitués des lieux, on trouvait un personnage unique : la pétillante Miss Strange qui, si elle était inconnue de Miss Driscoll, n'en présentait pas moins des qualités si appropriées aux circonstances que la digne et jeune hôtesse salua sa présence avec une gratitude visible.

Leur première rencontre se déroula dans des conditions bien singulières et éveilla le profond intérêt de l'invitée. Miss Strange venait d'arriver en automobile et on l'avait conduite dans sa chambre ; mais personne n'était là pour redescendre en sa compagnie et, se retrouvant seule dans le grand couloir, elle se

* Les mots et expressions en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

dirigea tout naturellement vers la bibliothèque, dont la porte était entrouverte. Elle l'avait déjà poussée lorsqu'elle se rendit compte que les lieux étaient occupés. En conséquence de quoi elle observa sans l'avoir voulu une scène des plus romantique.

Un jeune homme et une jeune femme se tenaient devant une cheminée à la lueur rougeoyante du feu. On n'entendait aucun mot, mais, de leurs visages, où se lisait une passion éloquente, il émanait quelque chose de si fort, de si sincère, que l'intruse hésita sur le seuil, impatiente de ranger cette image avec les souvenirs, charmants et tragiques, qui s'étaient déjà accumulés en elle. Puis elle se retira et, revenant d'un pas moins silencieux, se retrouva en face du capitaine Holliday, dans toute la splendeur de son grade, et d'Alicia, l'impeccable maîtresse des lieux, qui, si tant est qu'une ombre pesât sur elle, la portait comme certaines femmes portent une couronne.

Frappée d'admiration, Miss Strange les gratifia de toute la vivacité de sa nature tout en se demandant : *Sait-elle pourquoi je suis ici ? Ou bien me considère-t-elle comme une invitée supplémentaire imposée par un père indifférent ?*

Rien dans la cordialité affichée par la jeune hôtesse ne permettait d'émettre un jugement, aussi Miss Strange, qui n'avait qu'une idée en tête depuis qu'elle avait surpris les deux ardents jeunes gens, saisit l'occasion pour passer en revue les faits rapportés par Mr. Driscoll, afin de voir s'ils étaient compatibles avec l'innocence évidente d'Alicia.

Ces faits étaient certainement fort graves.

Deux ans plus tôt, Miss Driscoll et quatre jeunes ladies de sa classe avaient formé une coterie baptisée les Inséparables. Elles déjeunaient ensemble, faisaient du cheval ensemble, passaient leurs soirées ensemble. Leurs liens étaient si forts, leur dépendance mutuelle si évidente, qu'on en vint à les inviter toutes les cinq si l'importance de l'événement le permettait. En fait, on les voyait presque toujours en groupe ou en file indienne lors des réceptions, à l'église et dans les bals du grand monde. Nul ne s'en offusquait, car elles étaient toutes belles et séduisantes, jusqu'à ce qu'on remarquât que leur présence en un lieu donné s'accompagnait de la disparition d'un objet de valeur dans le vestiaire, quand ce n'était pas sur les tables où étaient exposés les cadeaux de mariage. Nul bijou n'était à l'abri en leur présence et, bien que chaque propriétaire lésé ait en fin de compte retrouvé son bien d'une manière aussi mystérieuse que celle dont il l'avait perdu, le scandale enflait et, à tort ou à raison, touchait à présent la seule Miss Driscoll, pourtant la plus voyante, la plus fortunée et la plus distinguée des Inséparables.

Miss Strange s'était vu exposer certains exemples pour l'instruire. En voici un : une soirée au théâtre était organisée. Elle réunissait douze personnes, dont les cinq Inséparables. Au cours du dernier acte, une dame — leur chaperon, pour tout dire — constata la disparition de son mouchoir, un mouchoir en dentelle d'une valeur inestimable. Persuadée de l'avoir sur elle lorsqu'elle était entrée dans la loge, elle avait fait fouiller celle-ci, sans le moindre résultat. Se rappelant certains murmures parvenus à son oreille, elle nota lesquelles des cinq jeunes femmes se trouvaient avec elle. Il y avait là Miss Driscoll, Miss Hughson, Miss Yates et Miss Benedict. Miss West était assise dans la loge voisine.

Le mouchoir réapparut quinze jours plus tard. Et où cela ? Parmi les coussins d'un sofa de satin jaune, dans son propre salon. Les Inséparables venaient de lui rendre visite et celles qui avaient pris place là étaient Miss Driscoll, Miss Hughson et Miss Benedict.

L'incident suivant orientait encore plus les soupçons sur Miss Driscoll. Miss Yates devait acheter un cadeau de prix et les cinq Inséparables se rendirent ensemble chez Tiffany's. On soumit à leur approbation des bagues sur un plateau. Toutes examinèrent et essayèrent l'ensemble du stock, jusqu'à ce que Miss Yates choisît une émeraude finement sertie. Elle conduisait ses amies vers la sortie lorsque l'employé lui murmura à l'oreille : « Il me manque une bague. » Muette de consternation, elle consulta du regard ses quatre amies, qui la fixèrent avec une sérénité impavide. Mais l'une d'elles était plus pâle que d'ordinaire (il s'agissait de Miss Driscoll), et elle ne daigna pas ôter ses mains de son manchon. Miss Yates, dont le père avait réussi un « gros coup » la semaine précédente, fit face à l'employé. « Facturez-la ! facturez-la pour sa valeur exacte, dit-elle. J'ai décidé d'acheter les deux. »

Et trois semaines plus tard, la bague subtilisée lui revint dans une boîte de violettes sans nom d'expéditeur.

Le troisième exemple était le plus récent, et Mr. Driscoll en avait eu vent de la bouche même de la victime. C'était une femme d'une indiscutable intégrité, qui estimait de son devoir de porter certains faits à sa connaissance. Elle venait de sortir d'une réception et attendait un taxi sur le trottoir lorsqu'un petit garçon — un gosse des rues — avait traversé la rue en courant pour la rejoindre et, glissant dans sa main un petit objet dur, s'était écrié : « C'est à vous, m'dame ; vous l'avez tombé. » Stupéfaite, car elle n'avait pas eu conscience de perdre quelque chose, elle avait jeté un coup d'œil à son trésor et reconnu un petit médaillon qu'elle portait parfois accroché à sa ceinture. Mais elle ne le portait pas ce jour-là, en fait cela faisait des semaines qu'elle ne l'avait pas sorti. Puis elle se rappela. Elle l'avait porté un mois plus tôt, lors d'une réception en ce même lieu. Plusieurs jeunes filles s'étaient pressées autour d'elle pour l'admirer — elle n'avait pas oublié lesquelles ; c'étaient les Inséparables, bien entendu, et, pour leur faire plaisir, elle l'avait détaché de sa chaînette. Puis il s'était passé quelque chose — quelque chose qui avait détourné son attention — et elle était rentrée chez elle sans le médaillon ; en vérité, elle l'avait complètement oublié jusqu'à ce jour. Elle le rangea dans son sac à main et regarda vivement alentour. Une foule de passants défilait derrière elle ; impossible d'y distinguer qui que ce fût. Mais devant, sur le trottoir d'en face, se trouvait un club privé, et elle vit à l'une de ses fenêtres une silhouette esseulée. C'était le père de Miss Driscoll. Il imaginait sans peine sa conclusion.

Il nia avoir connaissance de l'incident, mais en vain. Elle lui rapporta d'autres rumeurs parvenues à ses oreilles, des histoires de mystérieux larcins, que suivaient des restitutions aussi étranges que celle-ci, et elle acheva : « C'est votre fille la coupable, et cela commence à faire jaser. »

Et Miss Strange, à la réflexion, aurait dit la même chose, n'eussent été la sérénité absolue de Miss Driscoll et la façon dont elle s'abandonnait à son amour. Ce n'étaient pas là les sentiments d'une coupable ; quelles que fussent les apparences, ils proclamaient son innocence — une innocence que Miss Strange devait prouver si, par chance, la véritable coupable devait succomber à nouveau à sa folie.

Car c'était de la folie et rien d'autre, que d'attirer ainsi l'attention sur soi dans des conditions idéales pour un nouveau larcin. Mais comme la folie ne connaît pas de loi, elle se prépara à cette épreuve sous un masque de sourires enjoués qui la rendit aussitôt délicieuse aux yeux de son hôtesse attentive et inquiète.

Exception faite des diamants de l'ambassadrice, un seul bijou de conséquence était visible lors du dîner ; mais que cette conséquence était grande ! quelle splendeur il conférait à la blanche gorge qu'il ornait !

En l'honneur des nobles étrangers, Miss Strange portait un de ses bijoux de famille, un pendentif filigrané incrusté de saphirs ayant jadis appartenu à Marie-Antoinette. Tandis que les invitées admiraient sa beauté, et que l'hôte prenait conscience de sa valeur, ce dernier ne put s'empêcher de parcourir du regard l'assemblée en quête d'un signe de cupidité trahissant celle qui se préparait à frapper.

Naturellement, ses yeux se portèrent d'abord sur Alicia, assise en face de lui à l'autre bout de la table. Mais son attention comme son sourire étaient concentrés sur la personne du capitaine Holliday, aussi son père scruta-t-il tour à tour chacune des Inséparables. Toutes contemplaient Miss Strange et ses bijoux, l'une avait les joues rouges et les autres les avaient pâles, mais nul n'eût su dire si c'était d'envie ou de terreur. Pris d'un sinistre pressentiment, mais conscient de ses devoirs d'hôte, il s'obligea à détourner les yeux et ne se permit même pas de s'interroger sur les raisons ni la sagesse de cette exhibition tentatrice.

Deux heures plus tard, toutes ces jeunes filles étaient réunies dans une chambre. Les Inséparables avaient pour coutume de bavarder ensemble avant de se retirer, mais toujours dans la chambre de l'une d'elles. Cette soirée était cependant placée sous le signe de la nouveauté ; non seulement Violet faisait partie du groupe, mais c'était chez elle que se déroulait la réunion. Son entregent était encore plus efficace avec les femmes qu'avec les hommes. Elles pouvaient se moquer d'elle, la critiquer voire la traiter avec mépris, mais elles ne la laissaient jamais seule très longtemps et ne manquaient pas une occasion de savourer sa volubilité.

Si satisfaite fût-elle d'avoir pénétré ce cercle enchanté, elle ne perdit rien de sa vivacité et une foule d'anecdotes s'échappa de sa bouche tandis qu'elle papillonnait de-ci, de là, tout occupée à ses préparatifs pour la nuit. Elle avait ôté son pendentif historique après que toutes les Inséparables l'eurent admiré et

manipulé, et, tout imprégnée de l'assurance que confère la possession d'un tel objet, l'avait posé sur sa commode, laquelle était bien proche de la porte-fenêtre.

« Vous allez laisser votre bijou *ici* ? » murmura une voix à son oreille tandis qu'un éclat de rire saluait une de ses saillies.

Se retournant en ouvrant de grands yeux étonnés, elle répondit à la question de Miss Hughson d'une voix insouciante : « Où est le mal ? », puis reprit le fil de son récit avec tout l'enthousiasme d'une nature parfaitement superficielle.

Miss Hughson renonça à ses protestations. Comment aurait-elle pu s'expliquer à une personne ignorant apparemment le scandale associé à leur petite clique ?

Oui, elle laissa le bijou là où elle l'avait posé ; mais elle s'empressa de fermer sa porte à clef, de sorte que toutes ne purent que l'entendre en regagnant leurs chambres respectives. Puis elle s'approcha de la porte-fenêtre, qui, à l'instar de toutes ses voisines, donnait sur un balcon courant le long de la façade. Elle avait soigneusement noté son existence, et savait en outre que seules de jeunes ladies dormaient dans le couloir communiquant avec lui. Mais elle n'était pas sûre que toutes les Inséparables fussent du nombre. Supposons que l'une d'elles loge ailleurs ! (Miss Driscoll, par exemple.) Mais non ! la présence d'un bijou si précieux interdisait cette supposition. Leur hôtesse, à tout le moins, était à portée de cette chambre et de sa porte-fenêtre ouverte. Et les autres ? Peut-être la lumière dans les chambres voisines lui fournirait-elle un indice. Elle passa la tête au-dehors et parcourut du regard l'étendue du balcon. Deux rais de lumière l'éclairèrent, puis un troisième, puis, au bout d'un temps, un quatrième. Il n'y eut pas de cinquième. Cela la troubla, mais pas outre mesure. Il était possible que deux des jeunes filles partageassent le même lit.

Elle tira le rideau et acheva ses préparatifs pour la nuit ; puis, vêtue de son seul kimono, elle attrapa le pendentif et le rangea dans un coffret qu'elle avait sorti de sa malle. Un sourire des plus curieux, fort différent de celui qu'elle affichait jusque-là aux hommes comme aux femmes, conféra à ses lèvres un pli sarcastique tandis que ses doigts délicats caressaient le joyau dans son petit abri puis, à l'issue d'un regard furtif, le replaçait à l'endroit même où ils venaient de le cueillir. *Pourvu que sa folie soit irrésistible !* semblait dire ce sourire. Certes, c'était beaucoup espérer, mais une chance est une chance ; et, se réconfortant à cette idée, Miss Strange éteignit sa lampe de chevet et, ouvrant vivement le rideau qu'elle venait de fermer, considéra une dernière fois les lieux tels qu'ils se présentaient.

Cela lui arracha un frisson. La brume montait des prés dans le lointain et ses volutes spectrales baignées de lune éveillaient toutes sortes de visions dans son esprit excité. Elle se blottit sous la couverture pour les fuir, s'allongeant en gardant les yeux fixés sur la commode. Elle avait fermé la partie de la porte-fenêtre sur laquelle elle avait rabattu le rideau ; mais elle avait laissée ouverte celle donnant sur le joyau ; et quand elle ne regardait pas les saphirs scintiller au clair de lune, elle concentrait toute son attention sur l'étroite ouverture.

Mais il ne se passa rien et deux heures, puis trois heures sonnèrent, sans que s'évanouissent les éclats bleus du joyau sur la commode. Puis elle se redressa soudain sur son séant. Non qu'elle ait rien entendu de nouveau, mais une idée lui était venue à l'esprit. « Si on fait une tentative, murmura-t-elle, ce sera... » Elle n'acheva pas. Quelque chose — elle n'aurait pas parlé de bruit — lui fit battre le cœur à tout rompre, et, l'oreille tendue — tendue —, l'œil aux aguets — aux aguets —, elle suivit en esprit la progression sur le balcon d'un pas quasi inaudible, sans oser bouger d'un pouce tant il semblait proche, mais attendant, les yeux fixes, l'ombre qui ne pouvait manquer d'apparaître là où elle avait laissé le rideau ouvert, là où elle avait fermé la porte-fenêtre avec soin.

Enfin elle la vit, recouvrant lentement une surface à peine éclairée. Dénuée de forme, hormis celle d'une main tendue, elle franchit l'embrasure, approchant au prix de moult pauses, de moult hésitations, la commode sur laquelle les saphirs négligés luisaient d'un éclat tentateur. Verrait-elle apparaître la main elle-même, entre commode et porte-fenêtre ? Oui, la voilà — petite, délicate, d'une blancheur d'albâtre —, aussi vive que la langue d'un serpent, fondant sur la commode et disparaissant une fois enserré le pendentif.

Comme elle constate le délit — elle est jeune, sachez-le —, comme elle voit l'appât disparaître, ses craintes confirmées, alors elle laisse échapper un soupir qui précipite la fuite de l'intruse, et, surprise elle-même de sa réaction, elle s'abandonne à la terreur et s'effondre sur son oreiller.

LA SUITE DANS LE RECUEIL